

# Pellicule top ten

LE CHOIX subjectif  
et incontournable de Gabrielle Claes.

Établir des listes – les 10, 100, 1.000 films qui ont marqué l’histoire du cinéma : l’exercice peut paraître vain et éminemment subjectif. A vrai dire, c’est la Cinémathèque royale qui a inauguré ce jeu puisqu’en 1958, dans le cadre de l’Expo universelle, elle a dressé sur la base d’une large consultation internationale la liste des douze meilleurs films de tous les temps. Encore aujourd’hui ces titres se retrouvent dans les innombrables best of établis un peu partout dans le monde. Plus pratiquement : la liste de 150 titres publiée en pages 27, 28 et 29 constitue pour nous un instrument de travail, elle sert de fil conducteur à une nouvelle programmation récurrente que nous inaugurons en mars et qui s’intitule « Classics and Links ». Pour mettre en évidence ces films qu’il faut avoir vus « sous peine de mourir idiot », mais aussi certaines alternatives possibles. Aucune liste de meilleurs films ne fait l’unanimité et moi-même, demain, j’en dresserais probablement une autre.

Le choix fait ici est à la fois subjectif, discutable et incontournable. Il s’agit de films indéniablement importants (un seul par auteur) : on peut les contester, on peut en préférer d’autres, mais on ne peut pas les ignorer. A la demande du *Soir*, j’en ai extrait dix selon différents critères expliqués à chaque fois. Je me suis fixé comme contrainte d’en choisir un seul par décennie. La liste des 150 titres s’arrête, elle, en 1989, délibérément, par manque de recul. Signalons d’ailleurs qu’une programmation appelée « Update » se fixe comme objectif à partir du mois de mars d’explorer le cinéma des années 1990 et 2000.

Mais voici les dix titres retenus.

**1895-1909. Les vues Lumière.** Sans hésiter. C’est avec eux que tout a commencé, et leurs opérateurs armés de leur extraordinaire cinématographe, qui permettait tout à la fois la prise de vues et leur projection. Ils ont fait le tour du monde. Au cours des années 1895-1905 ils ont tourné près de 1.500 vues dont sept ont été tournées en Belgique dès 1897.

**1919. Le cabinet du docteur Caligari, de Robert Wiene.** Certainement pas mon film préféré, mais un jalon incontournable dans l’histoire du cinéma et dans l’histoire de l’art. Un manifeste artistique qui demeure le prototype de l’expressionnisme au cinéma, mouvement qui a débordé de loin l’Allemagne des années 1920. De plus, la Cinémathèque en a restauré une copie en couleur reproduisant teintages et virages d’origine ainsi que les magnifiques intertitres dessinés par Walter Reimann, restauration qui reste une référence à ce jour.

**1923. Greed, d’Eric von Stroheim.** J’aurais pu choisir un autre film de von Stroheim, ils sont tous exceptionnels autant que leur auteur. En guerre permanente avec ses commanditaires des studios hollywoodiens, l’aventure de *Greed* illustre la mégalomanie pathétique de ce pseudo-noble autrichien immigré aux États-Unis. Mutilé certes, ce chef-d’œuvre surpasse, et de loin, beaucoup d’autres films que personne n’aurait songé à mutiler. La Cinémathèque consacre dès ce mois de février un cycle à Eric von Stroheim.

**1932. Trouble in paradise, d’Ernst Lubitsch.** Là c’est une préférence personnelle. Partagée du reste par beaucoup : on ne saurait trop militer en faveur de

Lubitsch, auteur de comédies subtiles, d’un humour visuel éminemment cinématographique, la fameuse « Lubitsch Touch ».

**1946. Le voleur de bicyclette, de Vittorio De Sica.** Parce que le néoréalisme italien est l’un des mouvements les plus importants de l’histoire du cinéma, né au lendemain et sur les ruines de la Seconde Guerre mondiale. *Le voleur de bicyclette* demeure un de ses titres emblématiques. Même si on peut préférer Rossellini ou les films néoréalistes de Visconti et même si, comme celui de Spielberg, le sentimentalisme de De Sica peut agacer. Inévitablement les larmes viennent face à la détresse de ce père humilié et de son petit garçon découvrant l’injustice. Cinémathèque consacre en février un cycle aux films de Vittorio De Sica.

**1953. The band wagon et Voyage à Tokyo.** Dans cette fabuleuse décennie des années 1950, comment choisir ? *Casque d’or* de Becker ? *Chantons sous la pluie* de Donen et Kelly ? *Madame de...* d’Ophüls ? *Voyage en Italie* de Rossellini ? *La nuit du chasseur* de Laughton ? Sans oublier Cukor, Sirk, Bergman, Satyajit Ray, Wajda, Hitchcock, Truffaut, Godard, Bresson et Wilder. Qu’on me permette la tricherie de proposer un double choix : Minnelli avec une de ses plus éblouissantes comédies musicales, *The band wagon*, avec l’inégalé Fred Astaire et la sublime Cyd Charisse. Mais je ne pouvais pas ne pas choisir aussi un film d’Ozu, l’un des trois grands auteurs japonais de la période, avec Mizoguchi et Kurosawa, négligé dans son propre pays et tardivement découvert en Occident. *Voyage à Tokyo* est mon choix, mais Ozu a toujours tourné le même film, dans des décors urbains toujours les mêmes, centré sur des familles japonaises contemporaines, un père employé de bureau et amateur de saké, les vieux parents face à la solitude et la mort, la jeune fille qui espère se marier. On ne se lasse pas de regarder le cinéma d’Ozu.

**1967. Playtime, de Jacques Tati.** Le regard caustique de Tati sur les absurdités de la vie moderne, un film drôle et grave, presque abstrait qu’il faut voir dans son format d’origine, le 70 mm, pour mieux en repérer les innombrables détails burlesques, qui se nichent aux quatre coins du grand écran.

**1978. Amour de perdition, de Manoel de Oliveira.** Parce qu’il a eu cent ans en décembre dernier et qu’il a deux films en préparation qu’on se réjouit de voir très bientôt. Et parce que parmi les genres cinématographiques, le mélodrame est l’un de mes préférés : ce film, adapté du grand écrivain portugais Camilo Castelo Branco, en représente la quintessence.

**1987. Où est la maison de mon ami ?, d’Abbas Kiarostami.** D’une simplicité d’épure, ce film fait découvrir tout à la fois le cinéma de Kiarostami et la cinématographie iranienne. Aucun exotisme ici, seulement l’art universel du cinéma et l’évidence du chef-d’œuvre.

**1999. Rosetta, de Jean-Pierre et Luc Dardenne.** Ma liste de base ne s’aventure pas dans les années 1990 mais le doute n’est pas permis. Acclamé par les festivals, la presse et le public international, *Rosetta* a propulsé les frères Dardenne dans le club très fermé des très grands cinéastes : gageons qu’ils y resteront. ■

Gabrielle Claes  
Conservatrice de la Cinémathèque



1897-1905. Les vues Lumière. 1.500 vues tournées pendant cette période. © D. R.



1919. « Le cabinet du docteur Caligari », de Robert Wiene. Un jalon de l’histoire du cinéma et des arts. © D. R.



1923. « Greed » (« Les rapaces »), d’Eric von Stroheim. Exceptionnel. © D. R.



1932. « Trouble in paradise » (Haute pègre), d’Ernest Lubitsch. La « Lubitsch Touch ». © D. R.



1946. « Le voleur de bicyclette », de Vittorio De Sica. Les larmes viennent. © D. R.

**1953.** « The band Wagon » (« Tous en scène ») de Vincente Minnelli, et « Voyage à Tokyo », de Yasujiro Ozu. Une éblouissante comédie, un cinéma qui ne lasse jamais. © D. R.



1967. « Playtime », de Jacques Tati. Caustique et burlesque. © D. R.



1978. « Amour de perdition », de Manoel de Oliveira. Un mélodrame. © D. R.



1987. « Où est la maison de mon ami ? », d’Abbas Kiarostami. Une simplicité d’épure. © D. R.



1999. « Rosetta », de Jean-Pierre et Luc Dardenne. Sans aucun doute pour la décennie 90. © D. R.



- 1932**  
Tarzan, l’homme singe, Van Dyke (Etats-Unis)  
Haute pègre, Lubitsch (Etats-Unis)
- 1933**  
La soupe aux canards, McCarey (Etats-Unis)  
Prologues, Bacon-Berkeley (E-U)  
King Kong, Schoedsack-Cooper (Etats-Unis).  
La reine Christine, Mamoulian (E-U)
- 1934**  
L’Atalante, Vigo (France)
- 1935**  
La kermesse héroïque, Feyder (France)  
Top hat, Sandrich (Etats-Unis)  
Le triomphe de la volonté, Riefenstahl (Allemagne)
- 1936**  
La belle équipe, Duvivier (France)  
L’impossible monsieur Bébé, Hawks (Etats-Unis)  
Les temps modernes, Chaplin (Etats-Unis)  
Le roman d’un tricheur, Guitry (France)
- 1939**  
Autant en emporte le vent, Fleming (Etats-Unis)  
La règle du jeu, Renoir (France)
- 1940**  
Fantasia, Disney (Etats-Unis)
- 1941**  
Citizen Kane, Welles (Etats-Unis)  
Les voyages de Sullivan, Sturges (Etats-Unis)
- 1942**  
Féline, Tourneur (Etats-Unis)
- 1943**  
Casablanca, Curtiz (Etats-Unis)
- 1944**  
Les enfants du paradis, Carné (France)  
Henry V, Olivier (Gr.-Bret.)  
Laura, Preminger (E-U)
- 1945**  
Brève rencontre, Lean (Gr.-Bret.)
- 1946**  
La belle et la bête, Cocteau (France)  
Les plus belles années de notre vie, Wyler (Etats-Unis)  
Gilda, Vidor (Etats-Unis)  
Le voleur de bicyclettes, De Sica (Italie)  
Péché mortel, Stahl (Etats-Unis)  
La poursuite infernale, Ford (Etats-Unis)
- 1947**  
Le narcisse noir, Powell-Pressburger (Grande-Bretagne)  
La vie est belle, Capra (Etats-Unis)  
Quai des orfèvres, Clouzot (France)
- 1949**  
Noblesse oblige, Hamer (Gr.-Bret.)  
Riz amer, de Santis (Italie)  
Le troisième homme, Reed (Gr.-Bret.)  
L’enfer est à lui, Walsh (Etats-Unis)
- 1950**  
Eve, Mankiewicz (E-U)  
Mademoiselle Julie, Sjöberg (Suède)  
Winchester 73, Mann (Etats-Unis)
- 1951**  
Jeux interdits, Clément (France)
- 1952**  
Casque d’or, Becker (France)  
Vivre, Kurosawa (Japon)  
La femme galante, Mizoguchi (Japon)  
Chantons sous la pluie, Donen-Kelly (E-U)
- 1953**  
Tous en scène, Minnelli (Etats-Unis)  
Tant qu’il y aura des hommes, Zinnemann (E-U)  
Madame de..., Ophüls (France)  
Voyage à Tokyo, Ozu (Japon)
- 1954**  
Johnny Guitar, Ray (Etats-Unis)  
Sur les quais, Kazan (E-U)  
Une étoile est née, Cukor (E-U)  
Voyage en Italie, Rossellini (Italie)
- 1955**  
Artistes et modèles, Tashlin (Etats-Unis)  
La nuit du chasseur, Laughton (E-U)
- 1956**  
L’invasion des profanateurs de sépultures, Siegel (Etats-Unis)  
Ecrit sur du vent, Sirk (Etats-Unis)
- 1957**  
Quarante tumeurs, Fuller (Etats-Unis)  
Quand passent les cigognes,